



HAL
open science

Préface à la révolution. C.L.R. James, lecteur de Melville

Matthieu Renault

► **To cite this version:**

| Matthieu Renault. Préface à la révolution. C.L.R. James, lecteur de Melville. 2015. halshs-01175457

HAL Id: halshs-01175457

<https://shs.hal.science/halshs-01175457>

Preprint submitted on 10 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface à la révolution C.L.R. James, lecteur de Melville

Matthieu Renault

N°104 | juillet 2015

En 1953, l'historien et théoricien marxiste trinitadien C.L.R. James publie un ouvrage sur le roman d'Herman Melville *Moby Dick*. Le présent article resitue la genèse de ce livre dans le cadre du projet jamesien d'une étude de la « civilisation américaine ». Faisant du capitaine Achab une préfiguration du « type totalitaire », James affirme que, dans *Moby Dick*, la résistance ne vient pas de l'« intellectuel » Ismaël, mais de l'équipage du navire, ces « marins, renégats et autres parias » venus du monde entier. Un siècle plus tard, c'est aux masses ouvrières et colonisées que revient selon James la tâche de mettre fin au totalitarisme.

Working Papers Series

Préface à la révolution.

C.L.R. James, lecteur de Melville

Matthieu Renault

Juillet 2015

L'auteur

Matthieu Renault est docteur en philosophie politique (Université Paris VII Denis Diderot et Università degli Studi di Bologna), chercheur postdoctoral à l'Université Paris XIII Nord (CRIDAF) et chercheur associé à Les Afriques dans le Monde (CNRS, Sciences Po Bordeaux). Il est l'auteur de *Frantz Fanon : De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*. Paris : Éditions Amsterdam, 2011, ainsi que de *L'Amérique de John Locke : L'expansion coloniale de la philosophie européenne*. Paris : Éditions Amsterdam, 2014.

Le texte

Ce texte a été rédigé grâce au soutien d'une bourse Fernand Braudel-IFER outgoing lors d'un séjour à la London School of Economics and Political Science de décembre 2012 à août 2013.

Citer ce document

Matthieu Renault, *Préface à la révolution. C.L.R. James, lecteur de Melville*, FMSH-WP-2015-104, juillet 2015.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2015

Informations et soumission des textes :

wpfms@ms-h-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.fms-h.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>
<http://wpfms-h.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

En 1953, l'historien et théoricien marxiste trinidadien C.L.R. James publie un ouvrage sur le roman d'Herman Melville *Moby Dick*. Le présent article resitue la genèse de ce livre dans le cadre du projet jamesien d'une étude de la « civilisation américaine ». Faisant du capitaine Achab une préfiguration du « type totalitaire », James affirme que, dans *Moby Dick*, la résistance ne vient pas de l'« intellectuel » Ismaël, mais de l'équipage du navire, ces « marins, renégats et autres parias » venus du monde entier. Un siècle plus tard, c'est aux masses ouvrières et colonisées que revient selon James la tâche de mettre fin au totalitarisme.

Mots-clefs

colonialisme, marxisme, C.L.R. James, Melville, *Moby Dick*

Preface to Revolution. C.L.R. James on Melville

Abstract

In 1953, C.L.R. James, the Trinidadian historian and Marxist intellectual, publishes a book on Herman Melville's *Moby Dick*. This paper shows that this book takes its roots in James's wider project of a study of « American Civilization ». James conceives of captain Achab as a prefiguration of the « totalitarian type » and argues that, in *Moby Dick*, resistance does not come from Ismaël, the « intellectual », but rather from the ship's crew composed of « mariners, renegades and castaways » coming from all over the world. A century later, according to James, the crucial task of putting an end to totalitarianism falls to the working and colonized masses.

Keywords

colonialism, marxism, C.L.R. James, Melville, *Moby Dick*

Dans *Nkrumah and the Ghana Revolution*, ouvrage publié en 1977 à Londres, mais dont la plus grande partie fut rédigée en 1958, au lendemain de l'indépendance du Ghana, l'historien et théoricien marxiste trinidadien C.L.R. James cite Jules Michelet dans la préface à son *Histoire de la Révolution française* :

Une autre chose que cette histoire mettra en grande lumière, et qui est vrai de tout parti, c'est que le peuple vaut généralement beaucoup mieux que ses meneurs. Plus j'ai creusé, plus j'ai trouvé que le meilleur était dessous, dans les profondeurs obscures. J'ai vu aussi que ces parleurs brillants, puissants qui ont exprimé la pensée des masses, passent à tort pour les seuls acteurs. Ils ont reçu l'impulsion bien plus qu'ils ne l'ont donnée. L'acteur principal est le peuple. Pour le retrouver, celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leurs proportions les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils, et dans lesquelles, jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire. (Michelet J., 1979 [1847], p. 37) 1

On ne saurait formuler meilleure introduction à la théorie de la révolution élaborée par James lui-même et qui acquit sa forme presque définitive au terme de son expérience états-uniennes (1938-1953) au cours de laquelle, en rupture progressive avec le mouvement trotskyste américain, il se livra à une critique radicale du « parti d'avant-garde » pour (re)mettre au premier plan les processus d'*auto-émancipation* des masses. S'il n'eût de cesse d'interroger le rôle des « grands individus » dans l'histoire, ce dont témoigne la place centrale occupée par l'écriture biographique dans sa pratique-méthode historiographique², James forgea peu à peu l'idée que le véritable mérite des grands dirigeants révolutionnaires, au premier rang desquels à ses yeux Lénine, était d'être parvenus à se faire eux-mêmes pure chambre de résonance des aspirations les plus profondes des masses, vecteur du mouvement révolutionnaire qu'*elles-mêmes* s'étaient données.

1. Cité in James C.L.R., 1977, pp. 105-106.

2. Pour se limiter à un seul exemple, la première œuvre politique de James, écrite avant son départ de Trinidad pour l'Angleterre en 1932, fut une biographie du leader de la *Trinidad Workingmen's Association*, le Capitaine Cipriani, à travers laquelle il s'agissait de plaider pour l'autonomie (*self-government*) des Antilles britanniques (James, C.L.R., 2014 [1932]).

Dans la bibliographie adjointe aux rééditions successives de sa fameuse histoire de la révolution haïtienne, *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue* (1938), James fait l'éloge de « l'école française d'histoire de la Révolution », qui a su combiner un « haut niveau universitaire avec l'esprit et le goût national ». Il conseille à son lecteur les ouvrages de Jean Jaurès, Albert Mathiez et Georges Lefebvre – l'« inventeur » de la notion d'*histoire par le bas* – dont *La Révolution française* « représente le couronnement de cette œuvre de près d'un siècle »³. Mais le meilleur est pour James aux commencements : « [I] e plus grand de tous ces historiens est Michelet, qui conçut son œuvre il y a plus de cent ans. [...] Il ne traite guère de la question coloniale, mais je suis convaincu que bien des pages de Michelet forment la meilleure introduction possible à la compréhension de ce qui s'est vraiment passé à Saint-Domingue » (James C.L.R., 2008 [1938], pp. 391-392).

En marge de cet héritage revendiqué, il existe une relation plus secrète entre James et l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*. En effet, en 1861, Michelet avait publié un singulier essai d'histoire naturelle, aujourd'hui largement méconnu, intitulé *La Mer*, dans lequel, esquissant une réécriture de l'histoire des grandes découvertes, la « conquête de la mer », il déclarait : « Qui a ouvert aux hommes la grande navigation ? qui révéla la mer, en marqua les zones et les voies ? enfin qui découvrit le globe ? La baleine et le baleinier. Tout cela bien avant Colomb et les fameux chercheurs d'or, qui eurent toute la gloire, retrouvant à grand bruit ce qu'avaient trouvé les pêcheurs ». Les grands explorateurs ne sont pas ceux que l'on croit : ce sont, de concert, ce géant marin qu'est la baleine, à laquelle il consacre un chapitre entier, et les téméraires *peuples* de pêcheurs anonymes : « Scandinaves », « Basques », « Bretons », « Normands ». Pour Michelet, qui parle depuis le milieu du XIX^e siècle, cet âge d'or de la pêche à la baleine est malheureusement révolu : « Noble guerre, grande école de courage. Cette pêche n'était pas comme aujourd'hui un carnage facile qui se fait prudemment de loin avec une machine : on frappait de sa main, on risquait vie pour vie. On tuait peu de baleines, mais on gagnait infiniment en habileté maritime, en

3. Toutes choses égales par ailleurs, ces historiens socialistes-marxistes de la Révolution sont à James ce que les « historiens bourgeois » français (François Guizot, Augustin Thierry, Adolphe Thiers) avaient été à Marx.

patience, en sagacité, en intrépidité. On rapportait moins d'huile et plus de gloire » (Michelet J., 1861, pp. 273-274).

Cependant, qu'aurait dit Michelet, demande Carl Schmitt dans son essai *Terre et mer* (1954), s'il avait assisté à l'extrême industrialisation de l'extraction d'huile de baleine après la Première guerre mondiale ? À partir de cette date, dit Schmitt, la chasse à la baleine se transforma en pur jeu de massacre, recouvrant d'un épais voile la glorieuse époque où elle était encore un combat d'égal à égal, fait de complicité et d'hostilité entremêlées, une dangereuse confrontation entre deux créatures, humaine et animale, partageant un même élément, la mer. Or, pour Schmitt, le grand poète de cette relation quasi personnelle, disparue à jamais, entre l'homme, armé de son seul harpon, et le Léviathan, demeure Herman Melville, dont le *Moby Dick* (Melville H., 1989 [1851]) avait été publié un siècle plus tôt, en 1851, dix ans avant *La Mer* de Michelet : Melville, affirme Schmitt, était au monde des océans ce que Homère avait été à la Méditerranée orientale (Schmitt C., 1985 [1954]).

Schmitt ignorait à coup sûr qu'un peu avant la publication de *Terre et mer*, en 1952, un intellectuel caribéen du nom de C.L.R. James, lui aussi grand admirateur de Melville, avait rédigé depuis la prison d'Ellis Island aux États-Unis un livre consacré à l'auteur de *Moby Dick*, distribué de manière confidentielle l'année suivante sous le titre *Mariners, Renegades and Castaways : The Story of Herman Melville and the World We Live In*, et qu'on peut concevoir, *a posteriori*, comme une radicale alternative au point de vue schmittien sur l'« histoire mondiale », à sa *mythologie politique* fondée sur la lutte immémoriale entre puissances terrestres et puissances maritimes. Car loin de voir en Melville l'illustre représentant d'un âge héroïque, *passé*, où la chasse à la baleine était encore étrangère à l'emprise de la rationalité technique et scientifique, James fait au contraire de lui « le poète de la civilisation industrielle » par excellence. Dans *Moby Dick*, Melville donne à voir « la conversion du navire en usine » : « le baleinier est aussi une usine [...]. C'est véritablement une industrie moderne » (p. 44⁴). En effet,

4. Toutes les références de pages sans référence bibliographique dans le corps de l'article renvoient à *Mariners, Renegades and Castaways : The Story of Herman Melville and the World We Live In* (James C.L.R., 2001 [1953]). Sur le navire de *Moby Dick* en tant que symbole de l'industrie américaine, voir également Mason R., 1951.

Melville a compris, dit James, que cette société flottante renfermait, *en miniature*, toutes les tensions et contradictions de la « civilisation mondiale », qu'elle préfigurait les mutations des relations de production à l'échelle mondiale, sur mer et sur terre. Il a *vu* le terrifiant devenir de cette civilisation, son inexorable *futur*, lequel n'est rien d'autre que « le monde dans lequel nous vivons », celui-là même qui constitue selon Schmitt l'antithèse du monde de *Moby Dick* : « Le voyage du Pequod, écrit James, est le voyage de la civilisation moderne à la recherche de sa destinée » (p. 19). Mais pénétrer plus avant la signification politique, historique et littéraire fondamentale que James confère à l'œuvre de Melville, exige d'en revenir aux origines même de son interprétation, c'est-à-dire à sa découverte de l'Amérique.

En 1938, James s'embarque pour les États-Unis depuis l'Angleterre où il vient de passer six années (il avait quitté Trinidad en 1932) d'une rare intensité. Il y a fait ses classes en matière de théorie marxiste, est devenu une figure de premier plan du mouvement trotskyste britannique et a signé un ouvrage remarqué : *World Revolution : The Rise and Fall of the Third International* (James C.L.R., 1993 [1937]). Parallèlement et à la suite de l'invasion de l'Abyssinie (Éthiopie) par Mussolini, il a été l'un des tout principaux acteurs du mouvement panafricaniste londonien – aux côtés de son ami d'enfance Georges Padmore qui venait de rompre avec le Komintern –, a composé une pièce de théâtre sur le dirigeant révolutionnaire haïtien Toussaint Louverture, suivie de la rédaction des *Jacobins noirs* (James C.L.R., 2013) ainsi que d'un petit livre intitulé *A History of Negro Revolt (A History of Pan-African Revolt* dans l'édition actuelle) (James C.L.R., 2012 [1938]).

Invité aux États-Unis par le Socialist Workers Party, James fait une tournée de conférences à travers le pays avant de rendre de visite à Trotsky à Mexico où les deux hommes s'entretiennent longuement de la « *question noire* » américaine. De retour aux États-Unis, il s'impose comme le représentant majeur de ce qui allait plus tard être baptisé du nom de *Black Marxism*, tout en s'engageant dans les débats qui traversent, et scindent littéralement, le mouvement trotskyste américain, en premier lieu la question de la nature de l'Union soviétique – James opposant bientôt à la thèse trotskyste « orthodoxe » de l'État ouvrier (bureaucratiquement) dégénéré l'idée que règne en

URSS un *capitalisme d'État*. S'efforçant de clarifier les conditions et les méthodes de construction d'une organisation révolutionnaire marxiste aux États-Unis, James insiste sur l'impérieuse nécessité, pour « bolchéviser l'Amérique », d'« américaniser le bolchevisme », autrement dit, dans ses termes, de le *traduire* pour les masses américaines, comme Lénine avait su le faire en Russie, une telle *nationalisation* du marxisme n'étant nullement une négation de l'universalité de ses lois, mais, au contraire et en accord avec une dialectique que James n'allait cesser d'explorer, la condition de possibilité d'un internationalisme digne de ce nom [James C.L.R., 1999 [1944]].

Cette exigence de traduction, aux implications non seulement pratiques-stratégiques mais aussi proprement théoriques, est étroitement liée à l'importance capitale que revêt aux yeux de James les « luttes indépendantes » des Noirs américains dans la perspective de la révolution socialiste. Elle n'est pas non plus étrangère à la position d'*outsider* qui est alors la sienne aux États-Unis – c'est aussi le cas de ses deux principales collaboratrices au sein de la Johnson-Forest Tendency : Raya Dunayevskaya, émigrée russe, et Grace Lee Boggs, Américaine d'origine chinoise⁵ – et plus précisément, comme il allait l'avouer, à sa condition de sujet de l'Empire britannique, de colonisé : « Depuis le premier jour de mon séjour aux États-Unis jusqu'au dernier, je n'ai jamais fait l'erreur que de nombreux Européens intelligents par ailleurs ont fait en essayant de faire correspondre ce pays aux standards européens. Pour une raison peut-être – à cause de mon expérience coloniale – je l'ai toujours vu pour ce qu'il était et non pour ce que je pensais qu'il devrait être » (James C.L.R., 1993, p. 13).

Américaniser le bolchevisme requerrait de plonger ce dernier dans l'histoire américaine, de refaire en somme sur l'autre rive de l'Atlantique le travail monumental qu'avait réalisé Marx et Engels à partir de l'histoire de l'Europe. Il s'agissait de confronter les « principes » du marxisme

aux grands épisodes de l'histoire américaine, au premier rang desquels selon James la guerre civile et la lutte pour l'abolition de l'esclavage, dans lesquels les Noirs avaient occupé, en tant que *sujets*, une place centrale. Américaniser le bolchevisme signifiait plus largement se consacrer à une étude approfondie de la *civilisation américaine* en tant que création originale, irréductible au destin de l'Europe. C'est à ces tâches que James, en marge, sinon en dehors, de ses activités au sein des organisations révolutionnaires, se consacre pendant ses années américaines. L'aboutissement, provisoire, de ce colossal effort est un long manuscrit rédigé en quelques mois entre 1949 et 1950, intitulé *Notes on American Civilization* – publié pour la première fois en 1993 sous le titre *American Civilization* – dans lequel James, en écho à la Déclaration d'indépendance américaine, institue la « lutte pour le bonheur » (*struggle for happiness*) – « bonheur » étant pour lui synonyme d'intégration mutuelle de l'individu et de la société – en *telos* de la nation américaine (James C.L.R., 1993)

Cette lutte, telle qu'elle se déroule au XX^e siècle, ne se manifeste nulle part plus intensément, selon James qu'au sein des *arts populaires* : cinéma, *soap operas*, *comic strips*, romans de détective, jazz, etc. Loin de n'être que le médium de la (re)production de mécanismes d'assujettissement des masses, perçues comme fondamentalement passives à leur égard, ces arts *en expriment* activement, quoique non sans ambivalence, les désirs et les frustrations les plus profonds. Ils le font bien mieux que les œuvres des grands écrivains contemporains (Hemingway, Faulkner, T.S. Eliot, etc.) que James soumet à une critique qui atteint son paroxysme dans une lettre adressée à un certain Bell en 1953, dans laquelle il fustige les intellectuels américains qui se font les défenseurs de la culture européenne contre les masses américaines : « Aujourd'hui en 1953, la culture européenne, comme la civilisation européenne et de fait la civilisation occidentale toute entière, est arrivée à une impasse. Elle n'a plus rien à dire. Et les écrivains et artistes américains, comme leur alter ego à l'étranger, n'ont rien à dire » (James C.L.R., 1992, pp. 230-231).

Dans *American Civilization*, James avait localisé la source de cette aliénation des intellectuels à l'égard des masses dans la littérature du siècle passé, allant jusqu'à déclarer que « l'art américain, depuis ses débuts jusqu'aujourd'hui, [est]

5. Dans ses conférences et écrits des années 1960-1970 et en relation étroite avec le problème de la formation d'une culture nationale dans la Caraïbe, James allait à maintes reprises insister sur le rôle fondamental joué par les *outsiders* dans le développement des littératures « nationales » : ainsi par exemple d'Alexandre Dumas et de Jean-Jacques Rousseau pour la littérature française ou de Jonathan Swift, Joseph Conrad et, au présent, des écrivains caribéens (George Lamming, V.S. Naipaul, Wilson Harris) pour la littérature « anglaise » : « Les grands écrivains sont des étrangers » (James C.L.R., 1984 [1964], p. 148).

resté séparé de tout courant significatif dans la vie moderne ». Pourtant, reconnaît-il, les intellectuels américains du XIX^e siècle ont bel et bien dit quelque chose d'essentiel à propos de la civilisation américaine dans la mesure où ils ont affronté un problème dont l'entière signification s'est révélée à partir des années 1930, le problème des relations entre individualisme et démocratie : « Les questions et les problèmes posés par Whitman, Melville et Poe trouvent leur réponse non chez T.S. Eliot et Hemingway mais dans les arts populaires du peuple américain » (James C.L.R., 1993, pp. 35, 37)⁶. Du *Moby Dick* de Melville – qu'il nomme, nous comprendrons bientôt pourquoi, le « prophète de la destruction » – James dit qu'« il s'impose comme un produit de la civilisation américaine qui ne pouvait être produit qu'en Amérique et qui demeure inégalé dans toute la littérature du XIX^e siècle » (James C.L.R., 1993, p. 35). On comprend alors la raison pour laquelle, dans les dernières pages de *Mariners, Renegades and Castaways*, il allait pouvoir résumer le projet intellectuel et politique dans lequel s'inscrit son interprétation de Melville, en ces termes : « mon intention ultime, et mon livre sur Melville en est simplement une préparation, était d'écrire une étude de la civilisation américaine » (p. 160).

Mais la genèse de *Mariners, Renegades and Castaways* est également étroitement liée à la trajectoire personnelle de James. Migrant illégal aux États-Unis depuis de nombreuses années, qui plus est engagé dans des activités politiques « subversives », James reçoit en 1948 un ordre de déportation de l'Immigration and Naturalization Service (INS). En 1952, en plein maccarthysme, il est arrêté sur la base du McCarran Immigration Bill et transféré à la prison d'Ellis Island. C'est pendant les quatre mois de son séjour carcéral qu'il rédige la plus grande partie de son livre sur Melville, dans l'introduction duquel il confie l'influence capitale qu'a eu l'expérience de sa détention sur sa « compréhension de Melville » (p. 3). L'écriture de l'ouvrage participe en outre très directement de la « stratégie de défense » de son auteur : il s'agit pour James de démontrer à ceux qui l'ont condamné sa maîtrise d'une œuvre considérée comme fondatrice de la littérature

nationale américaine. Dès la rédaction du manuscrit achevée, James – dont on peut se demander quels réels espoirs il entretenait réellement en agissant de la sorte – en fait parvenir des copies aux membres du Congrès des États-Unis, ainsi qu'à d'autres personnes susceptibles d'intercéder en sa faveur. C'est un échec : son appel est rejeté et il est expulsé du pays en 1953.

La facture éminemment personnelle et politique de l'interprétation jamesienne de Melville ne signifie nullement que celle-ci soit purement idiosyncratique. C'est bien plutôt le contraire qui est vrai. La conception de *Mariners, Renegades and Castaways* doit en effet être resituée dans le cadre de la « renaissance » de Melville au XX^e siècle, un engouement – pour *Moby Dick* par-dessus tout, l'heure de gloire de *Bartelby le scribe* viendra bien plus tard – qui, sur le plan académique tout du moins, atteint son apogée au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. James a lu les grands interprètes de Melville de l'époque. À la fin de *Mariners, Renegades and Castaways*, il recommande la lecture de *The Melville Log : A Documentary Life of Herman Melville* de Jay Leyda (1951), du *Herman Melville* de Leon Howard (1952) ainsi que de *Melville's Quarrel with God* de Lawrence R. Thompson (1952). Il connaît également les travaux de Henry A. Murray dont nous allons reparler, ainsi que l'important livre de Francis Otto Matthiessen, *American Renaissance* (1941), dont le troisième chapitre était consacré à Melville et qu'il évoque brièvement dans *American Civilization* en le décrivant comme « une étude très fine et d'esprit libéral de la littérature américaine au XIX^e siècle » (James C.L.R., 1993, p. 258). James se révèle particulièrement soucieux de s'établir, fût-ce à contrecourant, dans le champ de la théorie littéraire, ainsi que le prouve sa correspondance, en particulier une lettre, datée du 7 mars 1953, adressée à Jay Leyda et qui débute par ces questions : « Que pensez-vous exactement de mon livre ? Vous le louez pour son feu et sa force ; mais vous ajoutez que le feu ne doit pas chasser la logique. Vous vous arrêtez là. Où se situe la faiblesse de ma logique ? » (James C.L.R., 1992, p. 231).

Dans cette même lettre, James se montre pour le moins virulent à l'égard des « écoles critiques dominantes, et en particulier des Melvilliens », et n'hésite pas à déclarer que si son interprétation de Melville est juste, c'est qu'« il y a quelque chose de terriblement erroné chez les autres » (James

6. Il est à cet égard significatif que James mette en relation le *Moby Dick* de Melville aux arts populaires du XX^e siècle : « Je suis convaincu [...] que *Moby Dick* est par essence un scénario de film » (James C.L.R., 1993, p. 129) ; ou encore, à propos d'un passage du roman : « Presque chaque phrase peut être le sujet d'une bande dessinée (*comic strip*) » (p. 21).

C.L.R., 1992, p. 234). Il prend explicitement pour cible les lectures inspirées par la « critique sociale communiste » et la psychanalyse, mais il se révèle de fait bien plus avenant lorsqu'il aborde une autre interprétation, celle proposée par Murray dans son introduction à l'édition américaine de 1949 de *Pierre, ou les ambiguïtés*. Murray, dans un passage cité par James, affirmait que *Moby Dick* constituait « la plus superbe prophétie de l'essence du fascisme que la littérature ait produite », le capitaine Achab représentant les forces qui, « rendues barbares du fait de leur répression, étaient tapies dans le cœur de l'homme occidental, attendant l'heure de leur éruption » (Murray H.A., 1949) (James C.L.R., 1992, p. 234). Le seul reproche, mais on verra qu'il est de taille, que James adresse alors à Murray est d'avoir donné l'impression qu'Achab était une figure générique, un « représentant de la nature humaine universelle » plutôt qu'une créature située très précisément d'un point de vue historique.

Ce que ne dit pas James, c'est que Murray s'inscrivait *de facto* dans une autre « école », même si elle ne s'affichait pas comme telle, au sein de laquelle s'était développée une interprétation de *Moby Dick* devenue canonique au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale et qui opposait au désir totalitaire du capitaine Achab, produit d'un individualisme poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, le pluralisme démocratique, et spécifiquement américain, du narrateur Ismaël, son antithèse incarnée. Ainsi que l'écrit Donald Pease dans sa préface à *Mariners, Renegades and Castaways*, « les chercheurs américanistes du rang de F.O. Matthiessen et Richard Chase ont élevé *Moby Dick* au statut de fiction fondatrice de la situation de Guerre Froide. Chase et Matthiessen ont encouragé une compréhension allégorique de *Moby Dick* faisant de la monomanie de Achab le symbole de l'Autre totalitaire en opposition auquel était définie, élaborée et défendue l'américanité d'Ismaël » (Pease D., 2011, p. xiii). Qu'elles se soient réclamées du libéralisme ou du conservatisme, ces interprétations de *Moby Dick* répondaient aux impératifs idéologiques de la situation de Guerre Froide. Comment James allait-il se positionner par rapport à cette approche critique lui qui était une victime très concrète de l'hystérie anticommuniste qui s'était emparée des États-Unis ?

Il n'est guère nécessaire de se livrer à une étude approfondie de *Mariners, Renegades and Castaways* pour comprendre que James fait sans réserve sienne la thèse selon laquelle Achab est le représentant par excellence de ce qu'il appelle lui-même le « type totalitaire ». Achab est l'incarnation de l'individualisme irréféré : « Il a été formé à l'école de l'individualisme et il restera individualiste jusqu'à la fin » (p. 11). Gouverné par le désir inextinguible de se venger de la baleine qui l'a privé de l'une de ses jambes, c'est un homme qui vit dans l'isolement le plus total à l'égard des autres hommes, les membres de l'équipage du Pequod. Sa « religion » est la religion du « progrès matériel », mais ayant vécu « toute sa vie loin de la civilisation » – sur les quarante dernières années, il n'en a passé que trois à terre –, il en est venu à se retourner *contre la civilisation* ; il veut en finir une bonne fois pour toutes avec elle. Il n'en reste pas moins un pur produit de cette même civilisation : en Achab, c'est la civilisation elle-même qui court à son *autodestruction*. Achab « est le type social le plus destructeur et dangereux qui soit jamais apparu dans la civilisation occidentale » (p. 9). Achab *est* le délire qui s'est depuis emparé de la civilisation moderne : il préfigure la folie annihilatrice de Hitler et de Staline⁷.

James insiste néanmoins sur ce qui fait selon lui l'originalité, sur le double plan de la théorie littéraire et de la théorie sociale, de son interprétation de Melville, ainsi qu'il le confie à Leyda : « Regardez ce que j'ai fait dans un ouvrage écrit pour le grand public. J'ai formulé une théorie des *personnages dans les grands romans de fiction*. Elle vient avant tout de Melville mais est enracinée dans Aristote et Hegel » (James C.L.R., 1992, p. 231)⁸. Cette théorie est déployée tout au long de *Mariners, Renegades and Castaways* et est explicitée en tant que telle au début de son quatrième chapitre : « Fiction et réalité ». James s'y appuie sur des idées exprimées par Melville dans

7. Dans la note qui conclut son introduction à *American Civilization*, James a ses mots qu'il faut garder à l'esprit quand on lit *Mariners, Renegades and Castaways* : « Dans cet ouvrage, une identification est faite entre l'hitlérisme et le stalinisme, sous le nom commun de *totalitaire*. Il faut comprendre que cela n'implique aucune identité entre les deux régimes. [...] D'un point de vue politique, les différences entre le stalinisme et le fascisme, en particulier à l'échelle mondiale, sont d'une importance immense, en fait décisive » (James C.L.R., 1993, p. 39).

8. Ainsi que l'écrit Kent Worcester dans sa biographie politique de James, ce dernier aurait également, et plus précisément, pu parler d'« une théorie des *grands personnages dans les grands romans de fiction* » (Worcester K., 1996, p. 131).

son roman *Le Grand escroc* (Melville H., 2006 [1857]). Il est extrêmement rare, y affirme l'auteur de *Moby Dick*, qu'un écrivain parvienne, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, à créer un personnage non pas simplement singulier, frappant ou fascinant, mais proprement *original*, c'est-à-dire, dans les termes de James, « un type d'être humain qui n'a jamais existé auparavant dans le monde » (p. 69). Melville mentionne trois personnages originaux : Hamlet de Shakespeare, Don Quichotte de Cervantès et le Satan du *Paradis Perdu* de Milton, liste à laquelle James adjoint précisément le nom d'Achab.

Comment s'opère ce processus de création ? Le grand écrivain, dit James, n'invente jamais de toutes pièces son personnage ; il ne le puise pas dans son esprit mais « dans le monde autour de lui, dans le *monde extérieur* ». Chez les êtres humains qui l'entourent, le grand écrivain identifie des propriétés nouvelles, remarquables, mais qui ne sont encore que partiellement formées, « incomplètes ». C'est armé de son imagination et de sa logique qu'il façonne alors sur cette « base réaliste » un tout cohérent prenant la forme d'un personnage totalement inédit. Et si son pouvoir de création est assez grand, alors le « type d'homme » qu'il aura forgé apparaîtra plus tard au grand jour, en chair et en os, et « les futures générations seront effectivement capables de voir et reconnaître le type d'une façon dont l'auteur même n'était pas capable » (p. 69). Tel est précisément, dit James, l'expérience que font ou feront, au milieu du XX^e siècle, les lecteurs de *Moby Dick*.

Cependant, un grand personnage littéraire ne peut pas apparaître dans n'importe quelles conditions historiques. Dans *Les Jacobins noirs*, James, s'inspirant de Marx, écrit à propos des grands révolutionnaires, en l'occurrence de Toussaint Louverture : « Les grands hommes font l'histoire, mais seulement l'histoire qu'il leur est possible de faire » (James C.L.R., 2008 [1938], p. 14)⁹. Il n'en va pas autrement selon lui des grands écrivains : ils font la littérature, mais seulement la littérature qui leur est possible de faire. En effet, si Shakespeare et Melville ont été en mesure de créer des personnages originaux, c'est avant tout, dit James dans *American Civilization*, parce qu'ils ont chacun vécu à un moment de rupture entre « une époque qui se terminait et une autre qui était sur le point de commencer » (James C.L.R., 1993, p. 85). Dans des « Notes on Hamlet » datées de

9. Traduction modifiée.

1953, James écrit en ce sens : « La chance de Shakespeare a été de vivre à une époque où la structure économique et sociale toute entière était dans les affres d'un changement révolutionnaire aux dimensions colossales » (James C.L.R., 1992, p. 246)¹⁰.

À travers sa « théorie des grands personnages », James défend une double thèse à première vue paradoxale : d'une part, que « tout grand personnage est enraciné dans sa propre époque » (James C.L.R., 1992, p. 231) ; d'autre part, qu'en créant Achab, Melville « *a vu le futur* », autrement dit que « le problème d'Achab est incroyablement contemporain » (p. 16). Autrement dit, tout l'enjeu est de parvenir à problématiser Achab en tant que figure annonciatrice du totalitarisme tout en *historicisant* aussi précisément que possible, c'est-à-dire en s'interdisant tout recours à l'idée d'une quelconque *essence* totalitaire ou d'une tendance naturelle-atemporelle inscrite dans la nature humaine. La question théorique fondamentale, la « question des questions » dit lui-même James, formulée à plusieurs reprises dans *Mariners, Renegades and Castaways*, se révèle par conséquent être la suivante : « Comment un livre du monde de 1850 peut-il contenir tant de choses du monde des années 1950 ? » (p. 1969).

James n'est donc pas seulement le porteur-propagateur d'un discours faisant d'Achab l'incarnation « avant l'heure » du totalitarisme, il ne cesse d'interroger les *conditions de possibilité* de ce même discours et bâtit une méthode qui lui permet de penser conjointement le présent à partir du passé et le passé à partir du présent sans jamais renoncer à leur absolue singularité. Qu'est-ce à dire sinon que la théorie littéraire de James participe de plein droit de sa philosophie de l'histoire et, doit-on même dire, de sa philosophie du temps¹¹ ? *Mariners, Renegades and Castaways* est un moment clé de la genèse, jamais achevée, en « révolution permanente », de la méthode historiographique de James et de sa pratique d'écriture de l'histoire. S'il

10. Hamlet, précise James, représente la lutte entre l'« ancien », le devoir social, et le « nouveau », la liberté de pensée. Il est déchiré par cette lutte, mais pour cette raison même, il est « le précurseur de la suprématie de la raison, du rationalisme, dans la personnalité humaine » (James C.L.R., 1992, pp. 244-245)

11. Ce n'est pas un hasard si, aussi réfractaire ait-il été à l'existentialisme, James, le théoricien marxiste, a nourri, en particulier au cours des années 1960, un profond intérêt pour la philosophie de Heidegger, en particulier pour *Être et temps* (James C.L.R., 1980 [1965], pp. 157-172) (James C.L.R., 2009 [196- ?], pp. 91-104).

ne fallait élire qu'un seul grand objet de la pensée de James, ce serait à coup sûr ce qu'il appelle lui-même le *mouvement de l'histoire* en tant que celui-ci est polarisé par les grands épisodes révolutionnaires qui font que l'histoire *est* par définition mouvement. James fait des allers-retours permanents entre les époques et les lieux – en témoigne l'usage intensif et pour le moins singulier qu'il fait des dates, plus exactement des « noms d'années » –, il explicite la gestation des forces et révèle les luttes souterraines qui font l'histoire « par le bas », en dessous de ses manifestations les plus visibles. Aux côtés de Walter Benjamin, Ernst Bloch et quelques autres, James appartient à la lignée des grands théoriciens du temps historique qu'a produits la tradition marxiste.

Historiciser Achab impliquait en outre de montrer que Melville n'a pu (pré)voir le totalitarisme dans sa forme achevée sans (entre)voir le *processus* de sa formation, la « nécessité historique » de son développement. Pour le comprendre, il faut repartir de la fin de cette histoire, c'est-à-dire de Hitler et de Staline. « L'organisation politique de l'Europe moderne, écrit James, a reposé sur la création et la consolidation d'États nationaux : chaque État national avait et a toujours une doctrine raciale ». Hitler n'est rien d'autre que l'ultime rejeton de la « théorie de la supériorité de la race nationale ». Quant à Staline, il relève du même type (in)humain : le régime communiste, après la liquidation de la Révolution de 1917, manifeste sur le plan économique, à travers les plans quinquennaux, ce que le nazisme exprimait sur le plan politique, à savoir la domination de la « race supérieure » ; et si Hitler était parvenu à ses fins, il aurait nécessairement fini « par adopter une certaine forme du plan communiste » : « le nazisme et le communisme sont d'inséparables aspects de la dégénérescence de l'Europe ». Quel est le plan du régime stalinien, quelles fins sert son Plan ? James répond sans hésiter : l'administration totale des hommes et des choses à l'aide des arts et techniques de la civilisation, et par conséquent l'écrasement pur et simple des masses : « Ils souhaitent construire des usines et des centrales électriques plus grandes que toutes celles qui ont été construites. Leur but est de raccorder les fleuves, déplacer des montagnes, semer depuis le ciel, et pour l'atteindre ils dilapideront des ressources humaines et matérielles sur une échelle sans précédent (pp. 13-15).

Comment en est-on arrivé là ? La crise d'Achab, nous montre Melville, est la crise de la civilisation industrielle, une civilisation « qui avance maintenant par bonds gigantesques et apporte en même temps la mécanisation et la destruction de la personnalité humaine » (p. 11). Cette civilisation a poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites la maîtrise scientifique et technique du monde. Maître à bord de « l'une des structures technologiques les plus développées de l'époque », Achab a « catalogué dans son esprit tout le savoir scientifique de la navigation accumulé à travers les siècles » ; il gère les hommes comme il gère les choses. L'hypercentralisation du pouvoir requise par le travail à bord du navire baleinier, l'usine par excellence, est ce qui rend possible l'expression de sa « personnalité dictatoriale », son devenir dictateur en chair et en os. Et James d'affirmer : « Sans plus d'humanité, seules resteraient l'intelligence abstraite, la science abstraite, la technologie abstraite, vives mais vides, servant non plus un dessein humain mais simplement l'abstrait dessein même » (p. 15) Tel est pour James, en 1952, « le monde dans lequel nous vivons ».

Ces réflexions puisent de profondes racines dans la pensée de James. On devra se contenter de les indiquer. Dès 1938, dans *World Revolution*, James s'était livré à une attaque en règle du stalinisme, la théorie du « socialisme dans un seul pays » ayant selon lui signé la victoire définitive de la bureaucratie, entérinée avec le premier plan quinquennal, et donc l'irréversible déclin de la Troisième Internationale. Durant ses années américaines, et en étroite relation avec sa découverte des *Manuscrits de 1844* de Marx et le travail de traduction et d'interprétation menée avec Dunayevskaya et Boggs, James avait répété à l'envi que le critère de l'avènement du socialisme n'était pas la nationalisation de la propriété – le capitalisme d'État régnant en Union soviétique suffisait à le démontrer – mais la transformation radicale de la *production* elle-même, son contrôle par les masses ouvrières, c'est-à-dire l'expression du « pouvoir créatif des masses », la « libération des énergies du peuple », une thèse qui n'avait selon lui rien à voir avec de quelconques « sentiments humanistes » mais relevait de l'*économie* marxiste et de rien d'autre. Tel était, soutenait-il déjà, le seul et unique moyen d'éviter « la chute de la civilisation moderne dans la barbarie », le règne indéfini du totalitarisme (James C.L.R., 1984 [1947]) (James C.L.R. et al., 2010 [1947]).

Dans *State Capitalism and World Revolution* (1950) – essai qui est sans doute la meilleure synthèse du travail théorique et politique de la Johnson-Forest Tendency au long des années 1940 –, James avait soutenu que le « plan administratif bureaucratique », au service de la propriété d'État, était devenu « le plus grand instrument de torture du prolétariat que le capitalisme ait jamais produit ». Engendrant une véritable « mécanisation des hommes », la planification totale, ne signifiait d'autre que « la subordination complète du prolétariat au capital » (James C.L.R. et al., 2013 [1950], pp. 41-42, 95). La philosophie de la planification, la philosophie de Staline est, dit James, le *rationalisme* ; c'est la philosophie du « progrès scientifique » héritée de la bourgeoisie révolutionnaire du XVIII^e siècle, mais qui, portée à sa « limite historique », s'est transformée en moyen de « destruction de la civilisation » et donc en négation de toute raison : « Le rationalisme et la contre-révolution sont devenus une seule et même chose » (James C.L.R. et al., 2013 [1950], p. 106)¹².

Dans un essai lui aussi très important de 1958, *Facing Reality*, écrit en collaboration avec Cornelius Castoriadis (sous le pseudonyme de Pierre Chaulieu), James allait avoir pour décrire le régime stalinien des mots qui auraient pu tout aussi bien décrire le « régime » d'Achab :

Le totalitarisme stalinien est simplement l'expression de la philosophie d'élite du rationalisme conduit à son ultime conclusion. Sa philosophie du Parti est la philosophie de l'élite organisée. Sa philosophie du Plan est la philosophie de l'intellect organisateur. C'est une tentative pour prendre ce qui était vivant,

12. On ne peut manquer de songer ici aux analyses développées à la même époque au sein l'École de Francfort, en particulier à la *Dialectique de la raison* (1944) d'Adorno et Horkheimer, dont la première traduction anglaise n'allait cependant paraître qu'en 1972, ainsi qu'aux *Études sur la personnalité autoritaire* (1950) des mêmes auteurs. Malgré d'indéniables affinités intellectuelles, les thèses d'Adorno et Horkheimer sur les « industries culturelles » et la culture de masse ne devaient guère, s'il en avait connaissance, satisfaire James, le théoricien des arts populaires américains. Paul Buhle a narré, de manière quelque peu elliptique, la rencontre de James et des membres de l'École de Francfort à New York dans les années 1940 : « Le même James pouvait tout aussi facilement [...] s'arrêter prendre un café à la New School avec Theodor Adorno et les exilés de l'École de Francfort. Ils ne savaient trop quoi faire de cet homme noir qui partageait leur enthousiasme pour Hegel. Il les trouva intéressants, mais nullement convaincants. Ils insistaient sur l'effondrement de l'Occident. James était à la recherche de fragments de rédemption » (Buhle P., 1988, p. 106). Voir également à ce propos Traverso E., 2011, pp. 250-251.

créatif, dynamique, aventureux, dans les premiers temps de la science et de l'industrie et en faire un schéma de régulation de la vie infiniment complexe de la société moderne. Son idée des masses est que celles-ci sont le moyen par le travail et le sacrifice duquel doivent être achevées des fins que seule l'élite peut se représenter clairement. D'où l'aveuglement, la dégradation morale, la déshumanisation qui atteignent ceux qui aujourd'hui pratiquent la philosophie du rationalisme. (James C.L.R. et al., 1974 [1958], p. 69)

Faut-il conclure du branchement opéré dans *Mariners, Renegades and Castaways* entre les figures d'Achab et de Staline que l'ouvrage s'offre, inversement et selon une perspective surdéterminée par la situation de Guerre Froide, comme un plaidoyer pour les États-Unis, voire, comme le suggère Paul Buhle, par ailleurs l'un des tout meilleurs interprètes de James, comme une quasi « apologie de la vie sous le capitalisme » (Buhle P., 1988, p. 110) ? Non, car comme le montre sans ambiguïté aucune le dernier chapitre de l'ouvrage – récit autobiographique de l'expérience de James sur Ellis Island, chapitre d'étrange facture, omis pour cette (mauvaise) raison de la réédition de 1985 –, fût-il nourri par un anticommunisme manifeste, Achab est désormais la menace qui guette les États-Unis eux-mêmes. Le McCarran Act, au nom duquel James est détenu sur l'île, est la négation de la « profonde foi dans les libertés civiles » qui avait jusqu'alors animé la nation américaine. À l'hospitalité envers les étrangers » s'est substituée une « arrogance nationale démesurée ». Le « système légal », en voie de destruction, doit alors céder la place à une « bureaucratie stupide », à la brutalité sans fard, à l'« endoctrinement totalitaire ». Qu'est-ce d'autre que le McCarran Act sinon la mise en pratique effective de la théorie de la supériorité nationale- raciale ? « C'est précisément, conclut James, ce que j'ai vu se produire pour une nation entière entre 1934 et 1939 » (p. 144).

Dans *State Capitalism and World Revolution*, James avait déjà pointé du doigt la « similarité organique » entre la bureaucratie stalinienne et la bureaucratie américaine, la première n'étant rien d'autre que la seconde poussée à sa « conclusion logique ultime, toutes deux produits de la production capitaliste à l'âge du capitalisme d'État » (James C.L.R. et al., 2013 [1950], pp. 34-35). Et dans *Facing Reality*, il allait souligner que c'est bel

et bien « des deux côtés du rideau de fer, que le rationalisme domine » (James C.L.R. et. al., 1974 [1958], pp. 68-69). La question du totalitarisme n'était du reste pas absente d'*American Civilization*, en particulier des réflexions de James sur les arts populaires en tant que ceux-ci exprimaient, pour le meilleur et pour le pire, les courants profonds de la vie des masses américaines, le totalitarisme n'étant au fond rien d'autre que l'image renversée de la quête d'intégration-totalité, c'est-à-dire de la « lutte pour le bonheur ». Étudier la civilisation américaine signifiait pour James expliciter le « modèle social dominant de notre temps » à l'échelle mondiale : « Je retrace aussi attentivement que possible les forces qui font le lit du totalitarisme dans la vie moderne américaine. Je les mets précautionneusement en relation avec la dégradation de la personnalité humaine sous Hitler et Staline. Je cherche à montrer que le comportement en apparence irrationnel et aberrant des individus dans les États totalitaires est un produit de la civilisation moderne » (James C.L.R., 1993, p. 38).

Dès lors peut-on se poser la question de savoir quel sort James réserve à la seconde partie de l'interprétation canonique de Melville en période de Guerre Froide, à savoir l'idée selon laquelle Ismaël est l'antithèse d'Achab, le représentant de la démocratie (américaine) contre le totalitarisme (russe). Que dit-il d'Ismaël dans *Mariners, Renegades and Castaways* ? Il dit que celui-ci fait preuve d'une soumission totale à la « folie totalitaire » d'Achab, que pas à un seul instant il ne montre le moindre signe d'opposition : Ismaël est « un jeune intellectuel tout à fait moderne qui a rompu avec la société et hésite constamment entre le totalitarisme et l'équipage » (p. 40). Il l'affirmait déjà dans *American Civilization* : Ismaël « est l'intellectuel » c'est « l'homme sans volonté » qui voit la folie d'Achab mais est impuissant face à elle et, plus encore, se révèle fasciné par elle (James C.L.R., 1993, p. 84). Ismaël est un « Achab intellectuel » ; au désir totalitaire du premier répond la spéculation vide du premier, sa « profonde misère psychologique ». Les deux hommes partagent une même répulsion envers le monde. Il n'y a rien d'étonnant, conclut James, à ce qu'« Ismaël suive Achab, tout comme l'intellectuel d'aujourd'hui, accablé de culpabilité [...] trouve quelque refuge en l'idée de l'État totalitaire à parti unique » (p. 42).

James prolonge cette acerbe critique des intellectuels dans le cinquième chapitre de *Mariners, Renegades and Castaways*, « La névrose et les intellectuels », en se tournant à présent vers le roman de Melville qui suivit *Moby Dick* – et fut comme lui un échec commercial – à savoir *Pierre, ou les ambiguïtés*. À Freud affirmant que la névrose est une condition permanente de la « société civilisée » James oppose l'idée, qu'il dit inférer du roman de Melville, selon laquelle elle est bien plutôt la manifestation de la crise de cette même civilisation. C'est en outre une pathologie « limitée à une classe particulière de la population, principalement les intellectuels et les riches désœuvrés qui ne peuvent décider quelle attitude prendre envers une société changeante » (p. 91). La névrose est « le mal de cette génération d'intellectuels », c'est leur réaction, purement intérieure, individuelle, à une crise sociale, civilisationnelle, face à laquelle ils ne peuvent par conséquent rien, d'où leur tendance à se jeter, par désespoir et culpabilité, dans les bras du totalitarisme.

Le problème des intellectuels préoccupe profondément James comme, quoique de manière bien différente, il avait préoccupé Gramsci. En témoigne le premier chapitre d'*American Civilization* sur les intellectuels américains du XIX^e siècle. Le prouve également, à la même époque, *State Capitalism and World Revolution* où James et ses collaboratrices affirment que le problème capital de la philosophie moderne depuis Descartes jusqu'au stalinisme a été « le problème de la division du travail entre les intellectuels et les ouvriers », le rationalisme ayant signé la désintégration du lien entre travail manuel et travail intellectuel, préparant ainsi le règne de « la classe bureaucratique universelle, la classe intellectuelle » (James C.L.R. et. al., 2013 [1950], pp. 96-100)¹³. La question du rôle des intellectuels allait également nourrir, avec moins d'acrimonie mais pas moins d'inquiétude, les réflexions de James sur la situation postcoloniale en Afrique et dans la Caraïbe. Dans l'introduction de *Nkrumah and the Ghana Revolution*, il allait ainsi déclarer que « l'homme à la barre est l'intellectuel africain. Il réussit – ou l'Afrique indépendante sombre », le drame résidant précisément dans le fait que,

13. Dans une longue recension de deux ouvrages de Raymond Williams, intitulé « Marxism and the Intellectuals », James allait fustiger l'incapacité séculaire des intellectuels à s'arracher au domaine des idées, de leurs idées, fût-ce l'idée de « classe », pour comprendre et épouser le mouvement « indépendant » des masses en tant qu'il est en lui-même créateur d'idées nouvelles (James C.L.R., 1980 [1962], pp. 113-130).

relevant du type de l' « intellectuel occidental » tout en étant placé dans les conditions d'un pays sous-développé, l'intellectuel africain se retrouve dans une situation analogue à celle de l'intellectuel russe dépeint presque un siècle plus tôt par Dostoïevski dans son *Discours sur Pouchkine* : il se sent comme un *exilé* au cœur de sa propre patrie (James C.L.R., 1977, pp. 15-16).

Si ce n'est en Ismaël, ne serait-ce pas dans les trois seconds du Pequod, Starbuck, Stubb et Flask, que Melville place alors l'espoir d'un remède à la folie d'Achab. Starbuck en particulier, cet enfant de la « civilisation de Nantucket », la cité baleinière, n'est-il pas un homme de principes, de hautes qualités morales, brave et compétent » (p. 15) ? Ne proteste-t-il pas lorsque Achab remet en cause la loi du commerce qui gouverne l'industrie baleinière pour se lancer à la poursuite du seul Moby Dick en négligeant toutes les autres baleines-marchandises ? Cependant, Starbuck ne croit pas dans cette loi autant qu'Achab croit en son terrible dessein : « chaque protestation est suivie de capitulation ». Achab connaît parfaitement les hommes tels que Starbuck ; c'est pourquoi il « le domine au plus profond de son âme » (p. 51). Starbuck est voué à être écrasé par Achab, à devenir son esclave : « Achab mènera le navire vers son inévitable destruction, et ceux dont la responsabilité est de défendre la société en seront totalement incapables » (p. 53). Or, l'histoire de Starbuck n'est rien d'autre que « l'histoire des libéraux et des démocrates qui, durant le dernier quart de siècle, ont mené à la capitulation face aux totalitaires, pays par pays » (p. 51). Il n'y a aucune raison qu'il en aille autrement, en 1952, avec les libéraux et démocrates américains.

N'y a-t-il donc personne chez Melville pour résister à Achab et donc personne chez James pour sauver le navire de la civilisation de la catastrophe, de la chute dans la barbarie ? Si, il y a ceux qui donnent leur nom à l'ouvrage de James, les marins, renégats et autres parias qui composent l'équipage du Pequod : « Melville a clairement l'intention de faire des hommes de l'équipage les véritables héros de son livre, mais il craint la critique » (p. 18) de ses contemporains. Le rapport de domination qui lie Achab à ses seconds, la crise intérieure qui les gouverne l'un et les autres, tout cela est étranger aux membres de l'équipage, ceux que Melville appelle des « hommes manufacturés ». Pourquoi ? Parce que ces hommes *travaillent*

ensemble, joignent leurs forces en vue d'un but commun. La discipline dont ils font preuve n'est pas l'effet de la crainte qu'ils nourriraient à l'égard du capitaine, mais des exigences mêmes de l'industrie à laquelle ils participent. À l'interprétation faisant d'Ismaël l'Anti-Achab, James substitue l'idée que « le véritable contraste est entre Achab et l'équipage » (p. 28) ; à l'individualité souveraine et tyrannique du premier s'oppose la convivialité et la solidarité qui règnent parmi « l'équipage anonyme ». Quoiqu'il ne l'avoue qu'à demi-mot, James perçoit chez Melville une apologie précoce des masses laborieuses dont l'auto-organisation, la « créativité spontanée » (James C.L.R., 1980 [1962], p. 117), est la seule et unique alternative aux Achab(s) de tous les pays et aux intellectuels qui se laissent séduire par eux.

Pour James, la vie et le travail de l'équipage du Pequod, son activité de production, n'est pas une préfiguration du socialisme : *c'est le socialisme*. Ainsi qu'il le répète à l'envi dans d'autres textes, la « nouvelle société » (socialiste) n'est pas prête à sortir des flancs de la « vieille société » (capitaliste) ; l'une et l'autre coexistent *au présent*, la question étant de savoir qui sortira vainqueur de cette lutte. C'est cette idée qui était déjà contenue dans le titre, empruntant une formule d'Engels, d'un essai de 1947 de la Johnson-Forest Tendency : *The Invading Socialist Society*. C'est encore cette idée qu'allait approfondir James dans *Facing Reality* à partir de l'exemple-modèle des conseils ouvriers de la révolution hongroise de 1956. Évoquant sa brève collaboration avec la Johnson-Forest Tendency, Castoriadis allait avoir ces mots qui résument très bien la position de James : « L'idée est que certains éléments des relations socialistes sont déjà en formation à l'intérieur de la société capitaliste. Nous avons nommé le journal de notre groupe Socialisme ou barbarie. [Les membres de la Johnson-Forest Tendency] nous ont dit que nous aurions dû le nommer *Socialisme et barbarie* » (Castoriadis C., 1995, p. 286). C'est cette lutte, alors à venir, du socialisme et de la barbarie (capitaliste-totalitariste) qu'aurait (pré)figurée Melville dans *Moby Dick*.

Essentiel selon James est en outre le fait que l'équipage du Pequod, fidèle à ce qu'était l'industrie américaine de la pêche de l'époque, soit composé de représentants « de toutes les nations du globe » (p. 18). Melville les nomme significativement des *isolatoes*. L'équipage est plus généralement un symbole de l'Amérique du milieu du

XIX^e siècle telle que Melville l'avait dépeinte dans son roman *Redburn, ou sa première croisière* (1849) :

Il y a quelque chose de grand, à contempler la manière dont s'est formée l'Amérique qui, dans sa noble aspiration, devrait éteindre à jamais le mal des aversions nationales. Son peuple est fait de toutes les nationalités, et toutes les nations peuvent la réclamer comme sienne. On ne peut verser une seule goutte de sang américain sans répandre le sang du monde entier. [...] Notre sang, tel le flot de l'Amazone, est fait de mille courants purs se déversant en un seul. Nous sommes moins une nation qu'un monde, car à moins d'appeler, comme Melchisédech, le monde entier notre père, nous sommes sans père ni mère. (Melville H. 1976 [1849], p. 257)

Mais c'est justement parce qu'elle est en elle-même un monde que la nation, ou l'*a-nation*, américaine, a chez Melville quelque chose à dire du monde entier : « Melville [...] écrit sur l'Amérique tout en pensant au monde » (p. 97). Traçant un parallèle, à la distance d'un siècle, entre Ellis Island et le navire de *Moby Dick*, James écrit : « L'Île, tout comme le *Pequod* de Melville, est une miniature de toutes les nations du monde et de toutes les sections de la société ». À l'instar des quelques trente marins engagés sur le *Pequod* et de leurs supérieurs, dont le terrible Achab, les hommes qui peuplent Ellis Island – les administrateurs, les officiers de sécurité et les détenus, ces « *isolatoes* », renégats et naufragés de toutes les parties du monde » – dessinent un portrait fidèle de la « civilisation mondiale »¹⁴.

Comme James le souligne à plusieurs reprises, Melville, dans *Moby Dick*, qualifie l'équipage de « délégation d'Anarcharsis Cloots », en référence au célèbre émigré prussien « francophile » qui

14. Ce motif de la *miniature* traverse les écrits de James, c'est un élément clé de sa méthode interprétative. Il est présent dès *Les Jacobins noirs* où les esclaves des plantations sucrières de Saint-Domingue préfigurent, à l'échelle insulaire, le « prolétariat moderne » mondial (James C.L.R., 2008 [1938], p. 109). Il l'est encore dans *Beyond a Boundary* (1963) où le terrain de cricket est conçu comme un espace au sein duquel se (re)jouent les rapports de classe-race qui traversent les sociétés caribéennes et où les compétitions internationales expriment les transformations des relations (post)coloniales entre la Grande-Bretagne et ses ex-colonies (James C.L.R., 2005 [1963]). Il l'est enfin dans les références répétées, doublées d'une admiration profonde, de James au modèle grec de la cité-État (Athènes) dont la situation démographique, aime-t-il à rappeler, n'était pas fondamentalement différente de celle des îles de la Caraïbe.

avait embrassé la Révolution française et appelé à distendre cette dernière au-delà des frontières nationales pour ériger, au nom de la fraternité des nations, une « République universelle ». On retrouve également cette référence dans la nouvelle inachevée *Billy Bud, marin* : « Ceux-ci composaient un tel assortiment de tribus et de teints qu'ils eussent été bien qualifiés pour qu'Anarcharsis Cloots les fit défiler à la barre de la première Assemblée française comme représentant du genre humain » (Melville H., 2004 [1924], p. 30). Cependant, dit James, les conceptions de Cloots demeuraient entachées d'abstractions (bourgeoises) dont Melville se débarrasse pour de bon : « Ses candidats à la République Universelle sont liés par le fait qu'ils travaillent ensemble sur le même baleinier. Ils forment une fédération mondiale d'ouvriers industriels modernes » (p. 20). Cent ans après Melville, les marins de *Moby Dick* sont devenus les « travailleurs de tous les pays ». Bien à nouveau qu'il ne puisse pas le dire en ces termes étant donné les destinataires de son essai (les membres du Congrès), James fait de l'activité quotidienne de l'équipage du *Pequod* une préfiguration de l'*internationalisme prolétarien*, c'est-à-dire de la seule force apte à lutter contre la politique de la supériorité nationale- raciale qui fait le lit du totalitarisme.

Si l'équipage du *Pequod* demeure fondamentalement anonyme, il y a néanmoins trois personnages du roman qui ont pour rôle de le *représenter*. Ce sont les trois harponneurs qui, dans la hiérarchie du navire baleinier, se situent juste en dessous d'Achab et de ses seconds. Ce sont tous trois des *sauvages* : Quiqueg, un « cannibale » originaire d'une île du Pacifique, Tashtego, un indien américain du Massachusetts et Daggou, « un gigantesque Africain ». « [Melville] prend alors les qualités idéales d'un équipage et les concentre dans ces trois vivantes figures. Ayant fait d'eux des sauvages, il peut insister de façon très manifeste sur cette rupture avec l'auto-torture intellectuelle et émotionnelle qui est selon lui la première condition pour que survive la société moderne » (p. 30). Ces sauvages, tout comme le reste de l'équipage « ignorant et superstitieux », sauvage lui-même, restent étrangers à la crise morale de l'homme civilisé, leur « manque de conscience de soi » ne devant pas être conçu comme un défaut, mais bien plutôt comme « une attitude philosophique face à la vie » (p. 43).

Car si l'on a bien affaire à des sauvages, ceux-ci ne sont pas des « sauvages primitifs ». On pourrait croire, à la lecture de la rencontre entre Ismaël et Quiqueg au début du roman, que Melville « répète simplement le vieux motif du noble sauvage face à la civilisation corrompue » (p. 49). Il n'en est rien, assure James, dans la mesure où Quiqueg, ce « fils de la Nature » a également acquis « un des postes d'autorité les plus importants au sein d'une grande industrie moderne » (p. 40), l'industrie de la chasse à la baleine. Plongé en plein cœur de la « civilisation industrielle », maître de ses arts et techniques, le sauvage de Melville est, de ce point de vue, le plus civilisé des hommes. On a là un raisonnement typique de James qui n'a de cesse de réfuter la thèse-préjugé de l'*arriération des masses*. Cet effort, sinon de destruction, du moins de subversion du couple *backwardness/forwardness* (arriération/avant-gardisme) n'est nulle part plus manifeste que dans ses réflexions sur les luttes anticoloniales, des *Jacobins noirs* à *Nkrumah and the Ghana Revolution*. Dans ce dernier, s'attaquant au « mythe » selon lequel « les Africains sont, et ont toujours été, un peuple arriéré et barbare », James déclare qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale le Ghana s'est installé à l'*avant-garde* des luttes d'émancipation non seulement en Afrique mais dans le monde entier : « Il n'y avait rien d'arriéré dans la révolution ghanéenne. C'était une révolution de notre temps. L'arriéré, le barbare, l'ignorant politiquement, était assis dans le Bureau colonial et dans l'Administration coloniale » (James C.L.R., 1977, p. 49). De ce point de vue, l'équipage du Pequod ne préfigure pas seulement les masses ouvrières *blanches* du XX^e siècle, mais aussi les *masses colonisées*, désormais placées en première ligne du mouvement révolutionnaire mondial ; et c'est dans l'alliance objective des unes et des autres, dans le branchement de leurs luttes, que James place l'espoir d'une victoire finale de la civilisation sur la barbarie.

Cependant, aux yeux de James, le personnage qui, à la fin de *Moby Dick*, est le « grand héros de l'histoire » est aussi le plus dégradé, le plus humilié d'entre tous : c'est Pip, « un petit Noir de l'Alabama, le dernier des derniers dans l'Amérique de 1851 » (p. 19). Pip, personnage modelé sur la figure shakespearienne du fou de *King Lear*, est le représentant de cette race opprimée qui, cent ans plus tard, est devenu une avant-garde du mouvement révolutionnaire américain. Mais dans *Moby Dick*, en 1851, il est le symbole de l'impuissance de l'équipage qui, malgré sa résistance, ne

peut enrayer la folie destructrice d'Achab. D'où cette question fondamentale : « pourquoi l'équipage ne se révolte-t-il pas contre Achab ? ». Si c'est « aujourd'hui », en 1953, qu'elle est devenue prégnante, Melville, dit James « est conscient de cette question depuis le début » (p. 50). Le prouve le fait qu'il introduise dans son histoire le récit d'une révolte, menée par un certain Steelkilt sur un autre navire, le Town-Ho. Cette histoire est rapportée à Tashtego qui lui-même la transmet aux membres de l'équipage, lesquels sont alors en possession « de toutes les indications possibles sur ce qu'ils devraient faire »... et ne font pas. Souvenons-nous également que quelques années plus tard, dans sa nouvelle *Benito Cereno* (1855), Melville allait s'inspirer de faits réels pour narrer l'histoire d'une mutinerie d'esclaves à bord d'un navire espagnol, le Santo Domingo (Melville H., 1995 [1856]).

Selon James, c'est pourtant de manière tout à fait logique, d'un point de vue littéraire et historique, que Melville s'est refusé à dépeindre une scène de révolte à bord du Pequod. L'exemple de la révolte sur le Town-Ho joue en réalité un rôle de contre-exemple : « La révolte fut un succès. Mais que se passa-t-il ? Steelkilt et quelques-uns des ses co-mutins s'échappèrent et rentrèrent chez eux. Voilà tout. Les choses revinrent à ce qu'elles étaient auparavant. C'est exactement ce qui se serait passé en 1851 si une révolte avait eu lieu sur le *Pequod* » (pp. 53-54). James suggère tout simplement qu'au moment où Melville rédigeait *Moby Dick*, au milieu du XIX^e siècle, les conditions n'étaient pas réunies pour qu'une mutinerie sur le navire-usine se transforme en mouvement (ouvrier) de masse, en révolution. Regretter que l'équipage ne se soit pas révolté, c'est « injecter des problèmes sociaux de 1952 dans ceux de 1851 » (p. 53) ; c'est s'interdire de comprendre et la littérature et la société, et par conséquent le mouvement de l'histoire lui-même. Mais ces réponses en apparence toute négatives n'en recèlent pas moins un immense espoir : car en affirmant qu'*en 1851* la révolte des masses ouvrières et colonisées était impossible, James révèle à demi-mot qu'un siècle plus tard, *en 1952*, elle est bel et bien devenue possible et même nécessaire, au double sens de requise et d'inévitable. C'est en tout cas l'unique moyen d'empêcher que le navire de la civilisation moderne sombre définitivement dans la barbarie comme le Pequod a sombré dans l'Océan Pacifique.

Au terme de cette traversée de *Mariners, Renegades and Castaways*, force est de souligner l'étrange absence, dans l'interprétation jamesienne, d'un personnage central du roman de Melville, à savoir la baleine elle-même, Moby Dick. Plus exactement, James écarte d'emblée l'hypothèse qu'elle ait pu constituer pour Melville un problème et qu'elle soit un personnage littéraire au sens propre ; elle n'est pas tant un produit de l'imagination créatrice du romancier qu'une chose réelle : « la Baleine Blanche était inhabituelle, mais en aucun cas unique. De telles baleines étaient connues dans le monde de l'industrie baleinière, certaines mêmes avaient un nom. Et d'audacieux capitaines avaient entrepris des voyages dans le seul but de chasser ces monstres et d'en débarrasser l'industrie de la pêche. Donc, bien qu'un peu étrange, la poursuite de Moby Dick par Achab n'avait rien qui puisse surprendre quiconque » (p. 11).

Le problème n'est pas qu'en insistant sur les effets destructeurs de la maîtrise scientifique et technique du monde *sur l'humanité*, James aurait contredit les intentions réelles de Melville pour lequel la chasse de Moby Dick à travers les océans, au sein d'un univers hostile, inhumain, indomptable, était avant tout symbole du combat perpétuel de l'homme *contre la nature*. James en est parfaitement conscient, ainsi qu'en témoigne cette phrase d'*American Civilization* : « Le principal sujet du livre de Melville, selon ce dernier lui-même, était la lutte entre les hommes et la nature » (James C.L.R., 1993, p. 79). Cependant, ajoute-t-il, Melville savait également, et tout *Moby Dick* en est la preuve, que cette lutte n'est jamais celle d'un homme seul face à une nature toute-puissante : le rapport à la nature est toujours en même un *rapport entre les hommes*, un rapport social.

Le problème concerne Moby Dick spécifiquement, à laquelle James dénie toute portée symbolique. En particulier, il ne dit mot de la fascination qu'exerce sur Ismaël « la blancheur de la baleine », titre du quarante-deuxième chapitre du roman :

Mis à part les raisons indiscutables pour lesquelles Moby Dick pouvait semer l'effroi dans l'âme de n'importe quel homme, une autre considération ou plutôt une horreur trouble et sans nom prenait, de temps en temps, en moi une intensité telle qu'elle submergeait toutes les autres ; sa nature ineffable et mystique me fait presque désespérer de pouvoir l'exprimer. La blancheur de la baleine par-dessus tout

mépouvantait. Comment espérer m'expliquer, pourtant il le faut, ne serait-ce que confusément et au hasard, faute de quoi tout ce récit serait vain. (Melville H., 1989 [1851], p. 221)

Ismaël l'avait du reste avoué dès l'incipit du roman : témoignant de son amour de la navigation sur les « mers interdites » et de l'accostage « sur des rivages inhumains », il se disait disposé à « fraterniser » avec l'horreur et à laisser pénétrer « jusqu'au tréfonds de [son] âme d'interminables processions de baleines, flottant, deux par deux, escortant un fantôme magnifique encapuchonné de blanc, tel une colline neigeuse sur le ciel » (Melville H., 1989 [1851], p. 51). Ainsi que l'ont fait remarquer Jorge Luis Borges et d'autres lecteurs, il est presque inconcevable que Melville n'ait pas puisé son inspiration dans un roman d'Edgar Poe publié une dizaine d'années plus tôt, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*¹⁵, au terme duquel le héros pénètre dans l'océan Arctique, le dernier chapitre, « Le géant blanc », se renfermant sur ces mots : « Et alors nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure voilée, de proportions beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de la figure était de la blancheur parfaite de la neige » (Poe E.A, 2007 [1838], p. 330).

Un peu plus tôt, Pym avait visité une île peuplée de sauvages, des « hommes nouveaux », au teint « noir de jais » et dont même les dents étaient noires : « Il était positivement évident qu'ils n'avaient jamais vu aucun individu de la race blanche » (Poe E.A, 2007 [1838], p. 259). Plus tôt encore, Poe avait narré le récit d'une mutinerie fomentée par le cuisinier noir du navire. Bien qu'elle n'y soit pas réductible, la quête de la blancheur qui est celle de Pym est intimement liée à la question raciale telle qu'elle se posait dans les États-Unis *ante bellum*, avant la guerre de Sécession¹⁶. Il n'y a certes rien d'équivalent dans *Moby Dick*, mais lorsqu'on sait l'importance et la complexité que revêt le problème de la *race* dans une nouvelle comme *Benito Cereno*¹⁷, on est en droit de

15. Je remercie Natacha de la Simone de la librairie l'Atelier à Paris, de m'avoir fait découvrir ce formidable roman dont j'ignorais auparavant jusqu'à l'existence.

16. Voir Naugrette J.-P., 2007, pp. 32-33.

17. Certains interprètes ont ainsi pu affirmer que le récit manifestait, à travers la figure du capitaine Delano, le racisme par ailleurs latent de Melville, d'autres, au contraire, que l'auteur y subvertissait le racisme américain *ante bellum*

se demander quel rôle joue la symbolique raciale dans le déploiement du motif de la blancheur de la baleine dans *Moby Dick*. Pour Toni Morrison, cela ne fait aucun doute : « la baleine blanche est l'idéologie de la race » ; dans *Moby Dick*, Melville a identifié le « moment où, aux États-Unis, la blancheur devenait idéologie »¹⁸.

Il s'agirait alors de rendre compte des raisons, conscientes ou inconscientes, bonnes ou mauvaises, pour lesquelles James, qui reste l'un des tout principaux théoriciens des relations sociales-matérielles de race-couleur qu'a connu le XX^e siècle, est resté aveugle ou s'est volontairement détourné – dans *Mariners, Renegades and Castaways* mais aussi ailleurs – de la problématique de la race en tant que production imaginaire-symbolique, autrement dit de la question du *fantasme racial*. Cette question, qui recèle des enjeux non seulement théoriques mais aussi politiques de la plus grande actualité, il est préférable pour le moment de la laisser ouverte.

Bibliographie

Buhle P. (1988), *C.L.R. James: The Artist as Revolutionary*, Londres et New York, Verso.

Castoriadis C., « C.L.R. James and the Fate of Marxism », in Cudjoe S.R. et Cain W.E., *C.L.R. James: His Intellectual Legacies*, Amherst, University of Massachusetts Press, pp. 277-297.

James C.L.R., Boggs G.L. et Castoriadis C. (1974 [1958. *Facing Reality*, Detroit, Bewick/ED.

James C.L.R. (1977), *Nkrumah and the Ghana Revolution*, Londres, Allison and Busby.

James C.L.R. (1980 [1962]), « Marxism and the Intellectuals », in *Spheres of Existence : Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, pp. 113-130.

James, C.L.R. (1980 [1965]) « On Wilson Harris », in *Spheres of Existence: Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, pp. 157-172.

James C.L.R (1984 [1947]), « On Marx's Economic-Philosophical Essays », in *At the Rendezvous of Victory: Selected Writings*, Londres, Allison and Busby, pp. 65-72.

(Nelson D.D., 1992, p. 109). James, lui, se contente de dire, de manière quelque peu ambiguë, que « le capitaine Delano est un de ces hommes blancs qui non seulement comprennent mais aussi aiment les Noirs » (p. 111).

18. Toni Morrison, *Unspeakable Things Unspoken: The Afro-American Presence in American Literature*, cité in Otter S. 1999, p. 298.

James C.L.R. (1984 [1964]), « A National Purpose for Caribbean Peoples », in *At the Rendezvous of Victory: Selected Writings*, Londres, Allison and Busby, pp. 143-158.

James C.L.R. (1992), « Letters to Literary Critics », in *The C.L.R. James Reader* (éd Grimshaw A.), Cambridge et Oxford, Blackwell Publishers, pp. 220-242.

James C.L.R. (1992), « Notes on Hamlet », in *The C.L.R. James Reader* (éd Grimshaw A.), Cambridge et Oxford, Blackwell Publishers, pp. 243-246.

James C.L.R. (1993 [1937]), *World Revolution: The Rise and Fall of the Third International*, New Jersey, Humanities Press.

James C.L.R. (1993) *American Civilization* (éd. Grimshaw A. et Hart K.), Cambridge et Oxford : Blackwell Publishers, 1993.

James C.L.R. (1994 [1932]), *The Life of Captain Cipriani: An Account of British Government in the West Indies*, Durham, Duke University Press.

James, C.L.R. (1999 [1944]), « The Americanization of Bolshevism », in *Marxism for Our Times : C. L. R. James on Revolutionary Organization* (éd. Glaberman M), Jackson, University Press of Mississippi.

James C.L.R. (2001 [1953]), *Mariners, Renegades and Castaways : The Story of Herman Melville and the World We Live In*, Hanover, Dartmouth College Press.

James C.L.R. (2005 [1963], *Beyond a Boundary*, Londres, Yellow Jersey Press.

James C.L.R. (2008 [1938]), *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, Paris, Éditions Amsterdam.

James C.L.R. (2009 [196- ?]), « Existentialism and Marxism », in *You Don't Play with Revolution: The Montreal Lectures of C.L.R. James* (éd. David Austin), Édimbourg, AK Press, pp. 91-104.

James C.L.R., Dunaveskaya R. et Boggs G.L. (2010 [1947]), *The Invading Socialist Society*, in *A New Notion : Two Works*, Oakland, PM Press, 2010.

James C.L.R. (2012 [1938], *A History of Pan-African Revolt*, Oakland, PM Press, 2012.

- James C.L.R., Dunaveskaya R. et Boggs G.L. (2013 [1950], *State Capitalism and World Revolution*, Oakland, PM Press.
- James C.L.R. (2013), *Toussaint Louverture: The Story of the Only Successful Slave Revolt in History*, Durham, Duke University Press.
- Mason R. (1951), *The Spirit Above the Dust: A Study of Herman Melville*, Londres, J. Lehman.
- Melville H. (1976 [1849], *Redburn ou sa première croisière*, Paris, Gallimard.
- Melville H. (1989 [1851]), *Moby Dick*, Paris, Flammarion.
- Melville H. (1995 [1856], *Benito Cereno*, in *Les Contes de la véranda*, Paris, Gallimard.
- Melville H. (2004 [1924]), *Billy Bud, marin*, Paris, Gallimard.
- Melville H. (2006 [1857]), *Le Grand escroc*, Paris, Éditions Sillages.
- Michelet J. (1861), *La Mer*, Paris, Librairie de L. Hachette Et C^{ie}.
- Michelet J. (1979 [1847], *Histoire de la Révolution française*, Paris, Robert Laffont.
- Murray H.A. (1949), « Introduction », in Melville H., *Pierre, or the Ambiguities*, New York, Hendricks House.
- Naugrette J.-P. (2007), « Introduction », in Poe E.A., *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, Paris, Le Livre de Poche.
- Nelson D.D. (1992), *The World in Black and White: Reading "race" in American Literature, 1638-1867*, Oxford, Oxford University Press.
- Otter S. (1999), *Melville's Anatomies*, Berkeley, University of California Press.
- Pease D. (2011), « C.L.R. James's *Mariners, Renegades and Castaways* and the World We Live In », in James C.L.R., *Mariners, Renegades and Castaways: The Story of Herman Melville and the World We Live In*, Hanover, Dartmouth College Press, pp. vi-xxxiii.
- Poe E.A. (2007 [1838], *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, Paris, Le Livre de Poche.
- Schmitt, C. (1985 [1954]) *Terre et mer : Un point de vue sur l'histoire mondiale*, Paris, Éditions du Labyrinthe.
- Traverso E. (2011), *L'Histoire comme champ de bataille : Interpréter les violences du XX^e siècle*, Paris, La Découverte.
- Worcester K. (1996), *C.L.R. James : A Political Biography*, Albany, State University of New York Press.

Working Papers parus en 2015

Georges Corm, Christiane Veauvy, *Proche-Orient et conscience historique, entretien*, FMSH-WP-2015-87, janvier 2015.

Dominique Boullier, *Les sciences sociales face aux traces du big data ? Société, opinion et répliques*, FMSH-WP-2015-88, février 2015.

Christian Walter, *Les deux quantifications de la théorie financière. Contribution à une histoire critique des modèles financiers*, FMSH-WP-2015-89, février 2015.

Ernest Amoussou, *Analyse hydrométéorologique des crues dans le bassin-versant du Mono en Afrique de l'Ouest avec un modèle conceptuel pluie-débit*, FMSH-WP-2015-90, avril 2015.

Sudip Chaudhuri, *Premature Deindustrialization in India and Re thinking the Role of Government*, FMSH-WP-2015-91, avril 2015.

Guilhem Fabre, *The Lions's Share, Act 2. What's Behind China's Anti-Corruption Campaign?*, FMSH-WP-2015-92, avril 2015.

Viêt Anh CAO, *Documents en caractères sino-vietnamiens aux Archives nationales d'outre-mer (France) : une source riche en vestiges de l'histoire du Viêt Nam à l'époque coloniale (1875-1945)*, FMSH-WP-2015-93, avril 2015.

Marco Marin, *Esprit public et marché éditorial au début de la Première République (1793-1795)*, FMSH-WP-2015-94, avril 2015.

Christian Walter, *Jumps in financial modelling: pitting the Black-Scholes model refinement programme against the Mandelbrot programme*, FMSH-WP-2015-95, avril 2015.

Andrea Lanza *Un organicisme de la complexité. Notes pour un chapitre sur le socialisme et les sciences naturelles (France, première moitié du XIX^e siècle)*, FMSH-WP-2015-96, juin 2015.

Vincent Duclos, *Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir*, FMSH-WP-2015-97, juin 2015.

Mathias Grote, *What could the 'longue durée' mean for the history*

of modern sciences?, FMSH-WP-2015-98, june 2015.

Philippe Steiner, *Comte, Altruism and the Critique of Political Economy*, FMSH-WP-2015-99, GeWoP-8, june 2015.

Pierre Salama, *Argentine, Brésil, Mexique entrent dans la tourmente. Quo vadis Amérique latine ?*, FMSH-WP-2015-100, juin 2015.

Ayşe Yuva, *Die Historisierung der Philosophie in Deutschland und Frankreich nach Kant*, FMSH-WP-2015-101, july 2015.

Elisa Brilli, *Mettre en image les deux cités augustiniennes (ms. Florence, BML, Plut. 12.17)*, FMSH-WP-2015-102, july 2015.

Julie Patrier, *Les dépôts alimentaires dans les tombes d'Anatolie centrale au II^e millénaire av. J.-C.*, FMSH-WP-2015-103, juillet 2015.

Matthieu Renault, *Préface à la révolution. C.L.R. James, lecteur de Melville*, FMSH-WP-2015-104, juillet 2015.

Retrouvez tous les working papers et les position papers sur notre site, sur hypotheses.org et sur les archives ouvertes halshs

<http://www.fmsch.fr/fr/ressources/working-papers>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsch.hypotheses.org>